

## CHAPITRE II

### La Répartition de l'espace

"La littérature est l'expression de la société",<sup>1</sup> écrit Louis de Bonald. Car l'écrivain crée son œuvre littéraire avec les matériaux et les motifs de la société dans laquelle il vit. Cent ans plus tard Goldmann, dans son livre intitulé "Pour une sociologie du roman", affirme à son tour que le roman, en tant que chronique sociale, reflète la société de son temps. Le grand sociologue insiste sur l'identité entre la forme romanesque et la structure du milieu social, déterminée par le fondement économique :

Il existe une homologie rigoureuse entre la forme littéraire du roman, et la relation quotidienne des hommes avec les biens en général, et par extension, des hommes avec les autres hommes, dans une société productrice pour le marché."<sup>2</sup>

Cette relation s'avère frappante dans l'univers romanesque de Zola. Selon Lucien Goldmann, le romancier met

---

<sup>1</sup>Louis de Bonald, cité par R.Wellek et A.Warren La Théorie littéraire (Paris: Editions du Seuil, 1971), p.130.

<sup>2</sup>Lucien Goldmann, Pour une sociologie du roman (Paris : Gallimard, 1964), p.36.

en scène deux groupes sociaux qui "sont obligés de consacrer la plus grande partie de leurs préoccupations et de leurs activités à assurer leur existence."<sup>3</sup> Par là se développent les consciences collectives qui déterminent leurs attitudes opposées. La classe dominante s'obstine à conserver ses privilèges, à augmenter ses richesses alors que la classe dominée lutte avec acharnement contre l'injustice sociale.

Philippe Hamon constate que "le personnage, chez Zola, est d'abord et avant tout un habitant, un "assigné à résidence."<sup>4</sup> C'est pourquoi le territoire présente des marques pertinentes du personnage zolien. Dans les trois romans étudiés, on peut distinguer trois groupes sociaux: les ouvriers, les bourgeois et les paysans. L'Assommoir décrit les ouvriers de Paris; Germinal nous fait découvrir les mineurs du Nord. Or, les prolétaires, qu'ils vivent à Paris ou en province, s'opposent aux bourgeois qui les exploitent. La Terre présente un groupe social à part: il s'agit des paysans dans la Beauce, au Nord de la France. Il serait donc utile d'examiner les espaces distribués dans les trois romans en question afin de mieux connaître les habitants de ces espaces et leurs relations avec d'autres groupes sociaux. Henri Mitterand explique: "(. . .) l'individu, dans toute société réglée est

---

<sup>3</sup>Lucien Goldmann, Le Dieu caché (Paris : Gallimard, 1959), p.26.

<sup>4</sup>Philippe Hamon, Le Personnel du roman (Paris: Droz, 1983), p.208.

dépendant de son espace, et de sa place pour son équilibre vital".<sup>5</sup> Nous nous proposons de répartir nos analyses spatiales en trois parties: habitation, lieu de travail et lieu de loisir car, sur le plan sociologique, ces trois types de lieux exercent une influence indéniable sur le mode d'existence humain.

### Habitation.

L'habitation constitue un des quatre besoins de l'existence humaine. C'est l'endroit où se fonde la cellule familiale. Chaque milieu possède des traits caractéristiques qui reflètent le mode de vie des habitants.

#### 1. L'habitation ouvrière.

Dans l'espace zolien, on peut distinguer deux types d'habitations ouvrières.

##### 1.1 Chez les ouvriers parisiens.

Dans L'Assommoir, tous les personnages habitent une grande maison, rue de la Goutte-d'Or, aux alentours de Paris. Cette maison a "cinq étages, alignant chacun à la file quinze fenêtres."<sup>6</sup> Cette grande maison

---

<sup>5</sup> Henri Mitterand, Le Regard et le signe (Paris: P.U.F., 1987), p.133.

<sup>6</sup> Emile Zola, L'Assommoir, Les Rougon-Macquart (Paris: Seuil, 1970), 2:395.

abrite plus de trois cents familles de différents métiers.

L'emplacement de cette maison nous rappelle les grands travaux d'Hausmann en 1860 qui coupe Paris en deux zones. Les riches s'installent dans les nouveaux quartiers au centre de Paris tandis que les pauvres sont contraints de refluer vers la banlieue où le loyer coûte moins cher. En témoigne un extrait de cadastre de 1862 concernant les prix des loyers annuels:

Rue Saint-Jacques (cadastre de 1862)

dans un immeuble "dans le plus grand état de dégradation",

une pièce à feu au 6<sup>e</sup> étage: 50 fr.

un cabinet sans feu au 6<sup>e</sup> étage: 40 fr.

Rue de la Goutte-d'Or (cadastre de 1862)

une pièce sans feu sur rue: 100 fr.

une pièce à feu sur rue: 160 fr.

petits appartements 2 pièces-cuisine: 200 à 250 fr.

cabinet noir (c'est-à-dire sans fenêtre) garni au 1<sup>er</sup> étage: 40 fr.<sup>7</sup>

Beaucoup de pièces n'ont ni fenêtre ni chauffage. Le prix du loyer varie selon les étages. Les plus pauvres habitent au dernier étage de l'immeuble. On peut citer le cas de Gervaise comme exemple. Lorsque sa situation financière se dégrade, elle habite au sixième

---

<sup>7</sup>Cadastre de 1862. Cité par Colette Becker, L'Assommoir, Emile Zola (Paris: Hatier, 1972), p.24.

étage. L'immeuble où habite Gervaise est d'une laideur répugnante:

En effet, l'escalier B, gris, sale, la rampe et les marches graisseuses, les murs éraflés montrant le plâtre, était encore plein d'une violente odeur de cuisine. Sur chaque palier, les couloirs s'enfonçaient, sonores de vacarme, des portes s'ouvraient, peintes en jaune, noircies à la serrure par la crasse des mains; et, au ras de la fenêtre, le plomb soufflait une humidité fétide, dont la puanteur se mêlait à l'âcreté de l'oignon cuit.<sup>a</sup>

L'état délabré de ce bâtiment se traduit par "des murs éraflés". La misère domine cet endroit. Le romancier fait ressortir la saleté en utilisant deux adjectifs qualificatifs "graisseuses", "noircies", et un nom "crasse", ensuite il souligne la mauvaise odeur "une violente odeur de cuisine" et de "la puanteur". Il fait remarquer également des bruits "sonores de vacarme", et l'humidité "fétide".

Les locataires de cette maison sont ouvriers à domicile dans différents domaines. Le nom de chaque locataire et son métier sont inscrits sur une pancarte clouée à la porte. Par exemple, Madame Gaudron, cardeuse, Monsieur Madinier, atelier de cartonnages, Mademoiselle Clémence, repasseuse. L'appartement des

---

<sup>a</sup> Emile Zola, L'Assommoir, Les Rougon-Macquart, p.400.

Lorilleux est représentatif de l'habitation ouvrière:

C'était une pièce étranglée, une sorte de boyau, qui semblait le prolongement même du corridor. Un rideau de laine déteinte, en ce moment relevé par une ficelle, coupait le boyau en deux.<sup>9</sup>

On remarque d'abord l'étroitesse de cette pièce ("étranglée, boyau"). Elle est divisée en deux compartiments dont l'un comporte une chambre et un coin de cuisine, et l'autre sert d'atelier. Cet appartement est entassé de meubles et d'objets. Le désordre et la saleté y provoquent une atmosphère malsaine.

Le premier compartiment contenait un lit, poussé sous un angle au plafond mansardé, un poêle de fonte encore tiède du dîner, deux chaises, une table et une armoire dont il avait fallu scier la corniche pour qu'elle pût tenir entre le lit et la porte. Dans le second compartiment se trouvait installé l'atelier: au fond, une étroite forge avec son soufflet; à droite, un étau scellé au mur, sous une étagère où traînaient des ferrailles; à gauche, auprès de la fenêtre, un établi tout petit, encombré de pinces, de cisailles, de scies microscopiques, grasses et très sales.<sup>10</sup>

---

<sup>9</sup>Ibid., p.401.

<sup>10</sup>Ibid.

## 1.2 Chez les mineurs.

Dans Germinal, l'histoire se déroule dans la mine de Montsou. Les mineurs s'installent aux alentours de la mine dans les corons, construits par la Compagnie. Ils payent un loyer modeste: six francs par mois. Le manque d'hygiène et l'exiguïté constituent deux traits caractéristiques de l'habitation des mineurs.

La maison des Maheu est représentative des corons. Cette maison se compose de deux pièces, avec une cave et un jardin. La salle au rez-de-chaussée sert à tous propos: faire la cuisine, manger, se reposer et prendre un bain. La seule chambre en haut est réservée pour toute la famille. En général, la famille des mineurs a beaucoup de membres. Par exemple, chez les Maheu, il y a dix personnes; toutes s'entassent dans une petite chambre:

Dans le lit de gauche, Zacharie, l'ainé, un garçon de vingt et un ans, était couché avec son frère Jeanlin, qui achevait sa onzième année; dans celui de droite, deux mioches, Lénore et Henri, la première de six ans, le second de quatre, dormaient aux bras l'un de l'autre; tandis que Catherine partageait le troisième lit avec sa sœur Alzire, si chétive pour ses neuf ans, qu'elle ne l'aurait même pas sentie près d'elle, sans la bosse de la petite infirme qui lui enfonçait les côtes. La porte vitrée était ouverte, on apercevait le couloir du palier, l'espèce de boyau où le père et la mère occupaient un quatrième lit, contre lequel ils

avaient dû installer le berceau de la dernière venue, Estelle, âgée de trois mois à peine.<sup>11</sup>

Afin de pouvoir loger tous les membres de sa famille, le Maheu doit aligner trois lits et un autre dans le couloir afin de loger toute sa famille. Bonnemort, le grand-père, qui travaille la nuit, rentre se coucher dans un de ces lits le matin quand le Maheu et ses trois enfants vont à la mine. Les mineurs reçoivent aussi des pensionnaires afin d'augmenter leur maigre revenu. Par exemple, Etienne est pensionnaire chez les Maheu, et Bouteloup chez les Levaque.

La misère du logement entraîne un problème de la promiscuité. A force de vivre en commun dans un endroit exigü, les ouvriers perdent progressivement le sentiment de pudeur. Faute d'espace privé, les membres de la famille s'habituent à exposer leur vie intime devant les autres. Dans Germinal, Catherine s'habille sous le regard d'Etienne, jeune pensionnaire. On constate que de nombreuses mères de famille ont des rapports adultères avec les pensionnaires. Par exemple, la Levaque se lie à Bouteloup, le maître-porion à la Pierronne. Leurs conduites infâmes n'échappent pas à la curiosité des voisins car les cloisons qui séparent leurs pièces sont tellement mal construites qu'on entend tous les bruits :

---

<sup>11</sup>Emile Zola, Germinal, Les Rougon-Macquart (Paris: Seuil, 1970), 4: 422.



Mais, depuis un instant, des bruits s'entendaient derrière le mur, dans la maison voisine. Ces constructions de briques, installées économiquement par la Compagnie, étaient si minces, que les moindres souffles les traversaient.<sup>12</sup>

La corruption des mœurs se répète dans L'Assommoir. Le cas de Gervaise n'en est qu'un exemple parmi d'autres. Il semble que l'adultère est un événement banal dans la rue de la Goutte-d'Or:

La rue de la Goutte-d'Or n'était pas si propre ! La petite Mme Vigouroux faisait la cabriole du matin au soir dans son charbon. Mme Lehongre, la femme de l'épicier, couchait avec son beau-frère, un grand baveux qu'on n'aurait pas ramassé sur une pelle. L'horloger d'en face, ce monsieur pincé, avait failli passer aux assises, pour une abomination: il allait avec sa propre fille, une effrontée qui roulait les boulevards. Et, le geste élargi, elle indiquait le quartier entier, elle en avait pour une heure rien qu'à étaler le linge sale de tout ce peuple, les gens couchés comme des bêtes, en tas, pères, mères, enfants, se roulant dans leur ordure.<sup>13</sup>

---

<sup>12</sup>Ibid., p.423.

<sup>13</sup>Emile Zola, L'Assommoir, Les Rougon-Macquart,

Les dépravations des adultes se répercutent chez leurs enfants. Certains d'entre eux sont marqués par une sexualité précoce. Dans L'Assommoir, Nana, qui guette sa mère entrer dans la chambre de Lantier, adopte peu à peu le goût de l'avilissement. Elle deviendra plus tard prostituée dans Nana. Dans Germinal, Jeanlin, fils des Maheu, âgé d'onze ans, fait "papa et maman" avec Lydie, fille des Pierron, âgée de dix ans. Dans ce milieu populaire, il semble qu'on accepte les rapports sexuels avant le mariage. Par exemple, Philomène, fille aînée des Levaque, et Zacharie, fils aîné des Maheu ont deux enfants avant leur mariage.

## 2. L'habitation bourgeoise.

A l'opposé de l'habitation ouvrière, la maison bourgeoise est caractérisée par sa grande dimension et son élégance. Dans L'Assommoir, l'habitation des riches n'apparaît qu'une seule fois à travers l'observation de Gervaise, errant dans les boulevards de Paris. Le romancier oppose la splendeur du quartier riche à la misère du faubourg d'où sort Gervaise :

Ce quartier où elle éprouvait une honte, tant il embellissait, s'ouvrait maintenant de toutes parts au grand air(...) parmi les hautes maisons neuves, bien des masures branlantes restaient debout; entre les façades sculptées, des enfoncements noirs se creusaient, des chenils bâillaient, étalant les loques de leurs fenêtres. Sous le luxe montant de Paris, la misère du faubourg crevait et salissait ce chantier d'une ville

nouvelle, si hâtivement bâtie.<sup>14</sup>

Puisque c'est Gervaise qui regarde les maisons bourgeoises, le lecteur ne peut connaître que leur extérieur. Il s'agit des "maisons neuves" qu'on vient de bâtir lors des travaux d'Hausmann. Elles sont agréablement espacées en vue du "grand air". Leurs ornements ("les façades sculptées") témoignent du goût artistique des propriétaires.

Dans La Terre, la maison des Charles nommée "La Roseblanche", sert de modèle d'habitation bourgeoise. Les Charles prennent leur retraite après avoir géré une maison publique, le 19, rue aux Juifs, à Chartres, pendant une vingtaine d'année. Avec leur douze mille francs de rente, ils ont acheté une maison luxueuse à Rognes.

La maison, très coquette, posée à mi-côte, était entourée d'un jardin de trois hectares, qui descendait jusqu'à l'Aigre. Au fond de ce trou perdu, à la lisière de la triste Beauce, pas un acheteur ne s'était présenté, et M.Charles l'avait eue pour vingt mille francs.<sup>15</sup>

---

<sup>14</sup> Ibid., p.568.

<sup>15</sup> Emile Zola, La Terre, Les Rougon-Macquart (Paris: Seuil, 1970), 5:240 - 241.

Située hors du village, cette grande maison est "entourée d'un vaste jardin de trois hectares." Les Charles accordent un soin particulier à leur jardin. Nous en parlerons plus tard.

Par rapport à deux autres romans, Germinal souligne avec vigueur l'importance de l'habitation des bourgeois. Le romancier la décrit avec minutie pour faire ressortir un contraste frappant entre le luxe bourgeois et l'indigence ouvrière. Le lecteur entrera chez les Hennebeau, directeur général de la mine de Montsou, ensuite chez les Grégoire, actionnaires de Montsou. Pour faire découvrir l'aspect somptueux de ces maisons, nous nous proposons d'examiner, à titre d'exemple, la propriété des Grégoire nommée "La Piolaine". Cette maison est d'abord vue de l'extérieur.

La propriété des Grégoire, la Piolaine, se trouvait à deux kilomètres de Montsou, vers l'est, sur la route de Joiselle. C'était une grande maison carrée, sans style, bâtie au commencement du siècle dernier. Des vastes terres qui en dépendaient d'abord, il ne restait qu'une trentaine d'hactares, clos de murs, d'un facile entretien. On citait surtout le verger et le potager, célèbres par leurs fruits et leurs légumes, les plus beaux du pays. D'ailleurs, le parc manquait, un petit bois en tenait lieu. L'avenue de vieux tilleuls, une voûte de feuillage de trois cents mètres, plantée de la grille au perron, était une des curiosités de cette plaine rase, où l'on comptait les grands arbres,

de Marchiennes à Beaugnies.<sup>16</sup>

Comme la plupart des maisons bourgeoises, "La Piolaine" est située hors des agglomérations. Elle possède une vaste superficie (une trentaine d'hectares). On peut noter que les bourgeois prennent soin de protéger leur vie privée. C'est pourquoi cette maison est entourée des murs et d'un petit bois, "avenue de vieux tilleuls".

A l'intérieur, cette maison se compose de plusieurs pièces: deux grandes chambres -l'une pour Monsieur et Madame Grégoire, l'autre pour leur fille Cécile-, un grand salon, une cuisine immense et une salle à manger. Leur vie quotidienne se manifeste à travers les descriptions de la cuisine, de la salle à manger et des chambres. D'abord, le romancier souligne l'importance de la bonne chère chez les bourgeois; c'est pourquoi leur cuisine est immense et bien entretenue. On peut noter sa propreté, un grand nombre d'ustensiles et l'abondance des provisions.

La cuisine était immense, et on la devinait la pièce importante, à sa propreté extrême, à l'arsenal des casseroles, des ustensiles, des pots qui l'emplissaient. Cela sentait bon la bonne nourriture. Des provisions débordaient des râteliers et des armoires.<sup>17</sup>

---

<sup>16</sup> Emile Zola, Germinal, Les Rougon-Macquart, 4: 451.

<sup>17</sup> Ibid., pp. 451-452.

La salle à manger est spécialement chauffée car c'est le lieu où se réunit la famille dans la journée. Le confort de cette pièce reflètent le bien-être des bourgeois et leur oisiveté:

Malgré le calorifère qui chauffait toute la maison, un feu de houille égayait cette salle. Du reste, il n'y avait aucun luxe: la grande table, les chaises, un buffet d'acajou; et, seuls, deux fauteuils profonds trahissaient l'amour du bien-être, les longues digestions heureuses. On n'allait jamais au salon, on demeurait là, en famille.<sup>18</sup>

Pour mieux montrer la somptuosité de cette salle, le romancier fait entrer la Maheude et ses deux enfants. L'attitude désemparée de ces pauvres ouvriers s'oppose à l'élégance bourgeoise:

Alors, la Maheude et ses petits entrèrent, glacés, affamés, saisis d'un effarement peureux, en se voyant dans cette salle où il faisait si chaud, et qui sentait si bon la brioche.<sup>19</sup>

Les bourgeois accordent une grande importance au sommeil doux. La chambre de Cécile, fille unique des Grégoire, est décorée avec un grand luxe. Elle est tendue de soie bleue, garnie de meubles laqués, blancs à filets

---

<sup>18</sup> Ibid., p.452.

<sup>19</sup> Ibid., p.455.

bleus." Tandis que les ouvriers se lèvent dès l'aube pour travailler, les Grégoire prolongent leur sommeil doux dans leur lit confortable.

Ce matin-là, les Grégoire s'étaient levés à huit heures. D'habitude, ils ne bougeaient guère qu'une heure plus tard, dormant beaucoup, avec passion.<sup>20</sup>

### 3. L'habitation paysanne.

Dans La Terre, on peut distinguer deux catégories de paysans selon la superficie de leurs terres: les petits propriétaires et les grands propriétaires. Les premiers, qui possèdent une terre de moins de vingt hectares, constituent la majorité des paysans. Quant aux grands propriétaires, ils occupent au moins deux cents hectares pour leur ferme.

A la différence des ouvriers, tous les paysans, quels que soient leurs revenus, sont capables de posséder une maison. Les petits propriétaires s'installent par intervalles sur la route qui traverse le village de Rognes. Les grands propriétaires préfèrent demeurer hors du village pour avoir un grand espace.

---

<sup>20</sup> Ibid., p.451.

### 3.1 Chez les petits propriétaires.

La maison patrimoniale des Fouan sert de modèle pour l'habitation des petits propriétaires :

Pauvre maison en loques, tassée, lézardée et branlante, raccommodée partout de bouts de planches et de plâtres! Elle avait dû être construite en moellons et en terre; plus tard, on en refit deux murs au mortier; enfin, vers le commencement du siècle, on se résigna à en remplacer le chaume par une toiture de petites ardoises, aujourd'hui pourries.<sup>21</sup>

Cette vieille maison, héritage de plusieurs génération, abrite Père Mouche et ses deux filles, Lise et Françoise. C'est une maison typique de la région: elle est construite avec des matériaux du pays: moellons et terre. La pauvreté du propriétaire est soulignée à travers la description des nombreuses traces de délabrement de cette maison. Le propriétaire est trop pauvre pour entreprendre des restaurations et se limite à faire le nécessaire. Par exemple, l'ancien occupant a dû changer de toiture. Faute d'argent, le propriétaire actuel, Père Mouche, doit se contenter des ardoises pourries. On peut relever un riche inventaire des qualificatifs exprimant le mauvais état: pauvre, tassée, lézardée, branlante et pourries.

---

<sup>21</sup> Emile Zola, La Terre, Les Rougon-Macquart, 5:271.



Le romancier nous fait remarquer que l'emplacement de la maison et des ouvertures sont calculés habilement en fonction du climat du pays. C'est pourquoi les occupants peuvent vivre assez confortablement.

Mais elle était surtout malicieusement plantée, tournait le dos au nord, à la Beauce immense, d'où soufflaient les terribles vents de l'hiver; de ce côté, dans la cuisine, ne s'ouvrait qu'une lucarne étroite, barricadée d'un volet, au ras du chemin; tandis que, sur l'autre face, celle du midi, se trouvaient la porte et les fenêtres.<sup>22</sup>

Cette maison est entourée d'une cour, d'une étable et d'une écurie. En général, l'élevage du bétail est destiné aux travaux de champs et à l'alimentation. Chez Lise et Françoise, il y a deux vaches, un âne et un cheval. Le jardin potager s'avère indispensable même chez les paysans les plus pauvres du fait qu'il assure leur alimentation quotidienne. C'est pourquoi la Frimat et son mari paralytique consacrent un arpent au jardin potager.

La maison patrimoniale des Fouan se compose de deux pièces et une cuisine. Il faut noter que la maison paysanne a plus de superficie que l'habitation ouvrière. C'est pourquoi les membres de la famille peuvent vivre dans l'intimité. Le Père Mouche dort dans une petite chambre au grenier tandis que ses deux filles occupent une

---

<sup>22</sup> Ibid.

grande chambre à deux lits au rez-de-chaussée.

Les paysans s'attachent profondément à leur maison ancestrale. Ils la considèrent comme un objet sacré qu'il leur faut garder à tout prix. Ainsi, Lise et Françoise se querellent féroce­ment parce que chacune d'entre elles veut occuper la maison ancestrale.

Chacune des deux sœurs jurait qu'elle rachèterait la maison n'importe à quel prix, quitte à y laisser sa dernière chemise.<sup>23</sup>

### 3.2 Chez les grands propriétaires.

M.Hourdequin représente les grands propriétaires des paysans beaucerons. Il possède une ferme de deux cents hectares, située hors du village au nord de la Beauce:

Sous le ciel pâ­lissant, les bâtiments de la Borderie sommeillaient encore, à demi sombres, trois longs bâtiments aux trois bords de la vaste cour carrée, la bergerie au fond, les granges à droite, la vacherie, l'écurie et la maison d'habitation à gauche. Fermant le quatrième côté, la porte charretière était close, verrouillée d'une barre de fer.<sup>24</sup>

---

<sup>23</sup> Ibid., p.382.

<sup>24</sup> Ibid., p.259.

On peut observer la richesse du propriétaire à travers ses constructions agricoles. Sa ferme, ayant une vaste superficie, comporte une cour et plusieurs bâtiments: la bergerie, les granges, la vacherie, l'écurie. La vue de ces constructions nous fait comprendre que l'élevage des bêtes ovines et la culture sont deux exploitations importantes de cette ferme. L'évocation de la porte charretière implique que le propriétaire de la maison possède des charrettes, signes de richesse: à ce moment-là, le voyage se faisait à pied ou à cheval.

La cuisine est un lieu important où se réunissent à l'heure du repas le patron et ses ouvriers agricoles. Il existe donc une bonne relation entre eux, ce qui est très différent du monde des mineurs.

On mangeait dans la cuisine, une vaste pièce, où s'allongeait une table, flanquée de deux bancs. Le progrès n'y était représenté que par un fourneau de fonte, qui occupait un coin de l'âtre immense. Au fond, s'ouvrait la bouche noire du four; et les casseroles luisaient, d'antiques ustensiles s'alignaient en bon ordre, le long des murs enfumés.<sup>25</sup>

On peut deviner la richesse du propriétaire à travers la vaste superficie de la cuisine et l'abondance des objets de grande dimension, qui brillent. L'utilisation d'un fourneau de fonte est le seul signe du

---

<sup>25</sup> Ibid., p.264.

progrès technologique. Cela implique que les paysans, même les plus riches, ont un esprit conservateur. Ils préfèrent le mode de vie traditionnel.

### Lieux de travail.

Dans cette partie, nous examinons les lieux de travail des différents groupes sociaux dans le but de découvrir leurs conditions de travail et les problèmes qui en résultent. Mais les bourgeois, qui mènent une vie oisive, seront absents dans l'analyse de cette partie.

#### 1. Les ateliers des ouvriers parisiens.

Dans L'Assommoir, les ouvriers parisiens se divisent en deux catégories: les ouvriers libres qui travaillent pour leur propre compte et les ouvriers d'usines qui dépendent de leurs patrons.

##### 1.1 Les ouvriers libres.

Zola décrit particulièrement les ouvriers à domicile. Dans la rue de la Goutte-d'Or, la plupart des habitants transforment une partie de leur habitation en atelier. Deux ateliers sont dessinés avec minutie: la blanchisserie de Gervaise ainsi que l'atelier des Lorilleux au sixième étage. Gervaise transforme l'avant de son logement en boutique où elle embauche deux ouvrières et une apprentie. Cette boutique se caractérise par une atmosphère suffocante, qui résulte du manque d'aération:

Il faisait là une température à crever. On avait laissé ouverte la porte de la rue, mais pas un souffle de vent ne venait; les pièces qui séchaient en l'air, pendues aux fils du laiton, fumaient, étaient raides comme des copeaux en moins de trois quarts d'heure.<sup>26</sup>

Le romancier montre que l'insalubrité de l'atelier détériore progressivement la vie des ouvriers sur les plans physiologique et mental. Par exemple, Gervaise devient inerte peu à peu:

Dans l'air chaud, une puanteur fade montait de tout ce linge sale remué (. . .) Et il semblait que ses premières paresse vinssent de là, de l'asphyxie des vieux linges empoisonnant l'air autour d'elle.<sup>27</sup>

Un autre atelier caractéristique appartient aux Lorilleux qui sont chaînistes. Leur petit logement, se divise en deux compartiments, dont le second sert d'atelier. Ce lieu est caractérisé par un manque d'hygiène et par une grosse chaleur:

(. . .) c'était la petitesse de l'atelier, les murs barbouillés, la ferraille ternie des outils, toute la saleté noire traînant là dans un bric-à-brac de marchand

---

<sup>26</sup> Emile Zola, L'Assommoir, Les Rougon-Macquart, 2: 439.

<sup>27</sup> Ibid., p.440.

de vieux clous. Il faisait terriblement chaud.<sup>28</sup>

Les Lorilleux travaillent jour et nuit, en répétant machinalement les mêmes gestes. Le mari se fixe sur son établi pendant que la femme se tient debout devant l'étai. La misère du travail provoque chez eux un vieillissement précoce, tel que Gervaise le constate :

Elle [Gervaise] trouvait la femme très vieille pour ses trente ans, l'air revêché, malpropre avec ses cheveux queue de vache, roulés sur sa camisole défaite. Le mari, d'une année plus âgé seulement, lui semblait un vieillard, aux minces lèvres méchantes, en manches de chemise, les pieds nus dans des pantoufles éculées.<sup>29</sup>

Zola s'intéresse également aux ouvriers qui travaillent en plein air. Il nous décrit le métier de zingueur qu'exerce Coupeau, un protagoniste de L'Assommoir. C'est un métier qui s'expose à des risques mortels car Coupeau se cramponne toujours sur la toiture. Il est ainsi tombé un jour de la toiture d'une maison de trois étages. Grièvement blessé, Coupeau a dû arrêter son travail pendant six mois de traitement. Il est privé par conséquent de son revenu quotidien et doit s'accrocher entièrement à la charge de sa femme Gervaise.

---

<sup>28</sup> Ibid., p.401.

<sup>29</sup> Ibid.

## 1.2 Les ouvriers d'usine.

Ceux-ci, à l'opposé des ouvriers libres, ont un salaire régulier. A titre d'exemple, Zola dessine le personnage de Goujet, travaillant dans une forge de boulons et de rivets, rue Marcadet. Cette rue, considérée comme quartier de manufactures et d'usines, se caractérise par la saleté, la pollution atmosphérique et le bruit des machines :

Une rue large, sale, noire de la poussière de charbon des manufactures voisines, avec des pavés défoncés et des ornières, dans laquelle des flaques d'eau croupissaient. Aux deux bords, il y avait un défilé de hangars, de grands ateliers vitrés de constructions grises, comme inachevées, montrant leurs briques et leurs charpentes, une débandade de maçonneries branlantes, coupées par des trouées sur la campagne, flanquées de garnis borgnes et de gargotes louches (. . .) au milieu du tapage des usines; de minces tuyaux, sur les toits, soufflaient violemment des jets de vapeur; une scierie mécanique avait des grincements réguliers, pareils à de brusques déchirures dans une pièce de calicot; des manufactures de boutons secouaient le sol du roulement et du tic-tac de leurs machines.<sup>30</sup>

---

<sup>30</sup> Ibid., p.451.

Zola décrit l'intérieur de la forge pour mettre en relief la condition pitoyable de travail.

Brusquement, tout s'éclaira. Sous le ronflement du soufflet, un jet de flamme blanche avait jailli. Le hangar apparut, fermé par des cloisons de plancher, avec des trous maçonnés grossièrement, des coins consolidés à l'aide de murs de briques. Les poussières envolées du charbon badigeonnaient cette halle d'une suie grise. Des toiles d'araignée pendaient aux poutres, comme des haillons qui séchaient là-haut, alourdies par des années de saleté amassée. Autour des murailles, sur des étagères, accrochés à des clous ou jetés dans les angles sombres, un pêle-mêle de vieux fers, d'ustensiles cabossés, d'outils énormes, traînaient, mettaient des profils cassés, ternes et durs.<sup>31</sup>

L'atelier est presque complètement obscur. Le seul éclairage est assuré de temps à autre par un jet de flamme rythmé selon l'action du soufflet. La saleté domine. On peut relever des signes: des toiles d'araignée, la saleté amassée, l'encombrement de la ferraille, et les traces noirs de charbon. Les forgerons sont couverts de sueur et de poudre de charbon. Malgré la dureté du travail, les ouvriers qualifiés tels que Goujet, gagnent très peu: neuf francs par jour. La situation des ouvriers devient de plus en plus instable parce qu'on commence à introduire des machines dans l'industrie et diminue le

---

<sup>31</sup> Ibid.



nombre d'ouvriers. On peut noter que L'Assommoir décrit rapidement les usines. Plus tard, Zola traitera de manière plus approfondie des problèmes résultant de l'industrialisation dans Germinal.

## 2. Les mines.

Dans Germinal, les lieux de l'action sont les mines de Montsou et de Vandame. La première, gérée par la Compagnie de Montsou, est une grande mine de dix-neuf fosses dont treize sont destinées à l'exploitation et six à l'épuisement ou l'aérage. L'importance de cette mine se marque par un grand nombre des mineurs et une quantité importante de charbon extrait: "dix mille ouvriers y travaillent pour une extraction de cinq mille tonnes par jour",<sup>32</sup> dit Bonnemort. La seconde mine est une petite mine de deux fosses. A la différence de la mine de Montsou, celle-ci est gérée par un individu, M.Deneulin. Zola décrit la mine de Montsou avec minutie afin de nous montrer comment les mineurs travaillent.

La fosse la plus importante s'appelle "Le Voreux". Les mineurs se divisent en équipes pour accomplir douze heures de travail: de cinq heures à quinze heures pour le service de jour et de dix-neuf heures à cinq heures pour celui de nuit. Le lecteur découvre d'abord l'extérieur de la fosse avec l'oeil d'Etienne. Celui-ci observe minutieusement chaque segment :

---

<sup>32</sup> Emile Zola, Germinal, Les Rougon-Macquart, 4:421.

Le Voreux, à présent, sortait du rêve, Etienne, qui s'oubliait devant le brasier à chauffer ses pauvres mains saignantes, regardait, retrouvait chaque partie de la fosse, le hangar goudronné du criblage, le beffroi du puits, la vaste chambre de la machine d'extraction, la tourelle carrée de la pompe d'épuisement. Cette fosse, tassée au fond d'un creux, avec ses constructions trapues de briques, dressant sa cheminée comme une corne menaçant(. . .)<sup>33</sup>

Zola insiste sur la condition misérable du travail. Les puits sont complètement obscurs. Chaque mineur, tenant une lampe, pénètre dans une galerie longue et étroite avec une grande difficulté. Il est tantôt accablé par une chaleur intense, tantôt par un vent glacé qui souffle violemment.

En bas du puits, il faisait très frais, et dans la galerie de roulage, par où passait tout l'air de la mine, soufflait un vent glacé, dont la violence tournait à la tempête, entre les muraillements étroits. Ensuite, à mesure qu'on s'enfonçait dans les autres voies, qui recevaient seulement leur part disputée d'aérage, le vent tombait, la chaleur croissait; une chaleur suffocante, d'une pesanteur de plomb.<sup>34</sup>

---

<sup>33</sup> Ibid., p.418.

<sup>34</sup> Ibid., p.433.

L'extraction du charbon est péniblement exécutée car la galerie est si basse que les haveurs doivent s'aplatir sur le fond et qu'ils se blessent le corps en bougeant.

(. . .) ils se trouvaient là comme aplatis entre le toit et le mur, se traînant des genoux et des coudes, ne pouvant se retourner sans se meurtrir les épaules. Ils devaient, pour attaquer la houille, rester couchés sur le flanc, le cou tordu, les bras levés et brandissant de biais la rivelaine, le pic à manche court.<sup>35</sup>

Cet endroit est très humide et poussiéreux. Les mineurs sont toujours couverts de poudre de charbon. Zola fait remarquer qu'à force de demeurer longtemps dans ce lieu exigü, les mineurs gardent une posture caractéristique pour s'asseoir:

Puis, descendus de la taille, ils s'accroupirent, les coudes aux flancs, les fesses sur leurs talons, dans cette posture si habituelle aux mineurs, qu'ils la gardent même hors de la mine, sans éprouver le besoin d'un pavé ou d'une poutre pour s'asseoir.<sup>36</sup>

Zola souligne l'aspect dangereux de la mine. A tout moment les mineurs risquent d'être tués ou de devenir

---

<sup>35</sup> Ibid., p.434.

<sup>36</sup> Ibid., p.437.

infirmes. Parmi les dangers menaçants, on cite d'abord "le grisou", gaz inflammable, qui peut incendier d'un seul coup, tous les chantiers d'une fosse. C'est dans cette circonstance que Zacharie a trouvé la mort. Une autre victime, Catherine, tombe évanouie dans la fosse de Jean-Bart. Le brusque torrent de la veine amincie présente un danger également important: les mineurs risquent d'être emportés par ce torrent. L'éroulement possible de la galerie menace constamment la vie des mineurs. Par exemple, l'éroulement de la veine Filonnière a enterré un haveur. Jeanlin s'est cassé les jambes et il est devenu boiteux.

La misère du travail entraîne des maladies propres à la mine. Beaucoup de mineurs sont atteints par des maladies, parmi lesquelles on peut citer les scrofules, la bronchite noire, l'asthme et les rhumatismes. Par exemple, la famille Maheu en est victime. Agé de cinquante-huit ans, le vieux Bonnemort travaille dans la mine pendant cinquante ans dont quarante-cinq au fond. Il souffre chroniquement d'emphysème pulmonaire, caractérisé par de violentes toux et par un crachat noir de charbon. Il souffre également de rhumatisme. Cette maladie chronique rend des jambes enflées et raidies au point de les paralyser. Pour le cas de Catherine, âgée de quinze ans, on constate que son développement physiologique est très en retard. C'est pourquoi Etienne, à première vue, l'a prise pour un garçon. Tous les membres de la famille Maheu, possèdent les mêmes traits maladifs: une petite taille, une grosse tête, un visage livide, maculé de taches bleuâtres.

Zola met en cause l'exploitation des mineurs par leur patrons. Malgré leurs conditions de travail misérables, les mineurs reçoivent une rétribution trop faible pour nourrir leur famille. Etienne en tant que chercheur gagne trente sous par jour. Les Maheu ne reçoivent qu'onze francs pour nourrir les dix personnes de la famille. Cependant, la Compagnie essaie par tous les moyens de réduire leur salaire. Par exemple, les mineurs doivent payer une amende pour boisage défectueux. Quand le stock est plein, la Compagnie arrête l'extraction du charbon, et met ses ouvriers au chômage. De cette manière, la condition des mineurs s'avère précaire. Il arrive qu'ils rivalisent entre eux afin d'obtenir un emploi mal payé. Dans la scène des marchandages, les ouvriers baissent le prix de la berline de crainte de perdre leur emploi.

### 3. Les champs.

La Terre décrit la Beauce, une région de blé. La distinction entre les petits propriétaires et les grands propriétaires entraîne l'opposition de deux types de champs.

#### 3.1 Les champs morcelés.

Les petits propriétaires possèdent des champs morcelés en dessous de vingt hectares. Selon la tradition rurale, les vieux paysans donnent leur terre à leurs enfants qui la partagent entre eux. Ainsi les champs se morcellent de génération en génération de telle sorte que chacune des parcelles réparties est trop petite pour une exploitation rentable.

Ces paysans respectent le système familial; selon lequel tous les membres de la famille doivent participer aux travaux de champs. Chez les Buteau, le mari, la femme et la belle-soeur Françoise travaillent ensemble. Afin de montrer la condition pénible du travail, Zola décrit minutieusement la scène où Buteau laboure sous un soleil de plomb :

"Nom de Dieu! dit Buteau, qui s'entêtait à finir un bout du champ, j'ai le dos cuit, et ma langue est un vrai copeau."

Il se redressa, les pieds nus dans de gros souliers, vêtu seulement d'une chemise et d'une cotte de toile, la chemise ouverte, à moitié hors de la cotte, laissant voir jusqu'au nombril les poils suants de la poitrine.<sup>37</sup>

La dureté du travail provoque chez les paysans un vieillissement précoce. Lise se voit décrépité malgré ses vingt-cinq ans. Palmyre, âgée de trente-cinq ans, ressemble à une vieille de soixante ans.

En général, les petits propriétaires se servent des instruments traditionnels comme ceux de leurs ancêtres. Par exemple, ils utilisent la faux, le fléau, la fourche, et conduisent la charrue tirée par des vaches ou des chevaux. Cette méthode de travail ne leur rapporte pas une grande quantité de récoltes.

---

<sup>37</sup> Emile Zola, La Terre, Les Rougon-Macquart, 5: 322.

Conformistes, les petits propriétaires se méfient des machines et des engrais chimiques. Ils les trouvent coûteux et inefficaces. Père Fouan s'écrie:

Fichons-nous donc la paix, avec votre science! Plus on en sait, moins ça marche, puisque je vous dis qu'il y a cinquante ans la terre rapportait davantage ! ça la fâche qu'on la tourmente, elle ne donne jamais que ce qu'elle veut, la mâtine ! Et voyez si monsieur Hourdequin n'a pas mangé de l'argent gros comme lui, à se fourrer dans les inventions nouvelles... Non, non, c'est foutu, le paysan reste le paysan!<sup>38</sup>

Ici, Zola nous montre également les difficultés des petits propriétaires, causées par la détérioration de la terre. Elle leur apporte une faible quantité de récoltes. Leur situation financière s'aggrave à cause des importations du blé des Etats-Unis dans les années 1861. Le prix du blé baisse de manière alarmante. Cette crise agricole engendre inévitablement un exode rural. Beaucoup de jeunes refusent de continuer les travaux des ancêtres. Rêvant d'une promotion sociale, ils achètent des valeurs financière ou quittent la campagne pour travailler en ville, surtout à Paris. Annie Moulin, dans son étude sur les paysans dans la société française, explique que la révolution industrielle en ville est une des causes de cet exode rural.<sup>39</sup>

---

<sup>38</sup> Ibid., p.256.

<sup>39</sup> Annie Moulin, Les Paysans dans la société française (Paris: Editions du Seuil, 1968), pp.88-91.

### 3.2 Les fermes.

A l'opposé des petits propriétaires, les grands propriétaires possèdent une grande superficie pour une exploitation commerciale. Le personnage de M. Hourdequin se révèle être représentatif des grands propriétaires. Cet homme occupe une ferme de deux cents hectares qu'il nomme "la Borderie". Il dirige deux activités principales: la culture et l'élevage des ovins. Propriétaire d'une très grande surface, il lui faut un gros capital pour entretenir les machines, acheter des engrais chimiques et payer ses douze ouvriers salariés. En plus, il doit embaucher occasionnellement des ouvriers pour la moisson. A travers les soucis de M. Hourdequin, Zola fait découvrir les problèmes de l'agriculture. M. Hourdequin, comme d'autres grands propriétaires, cherche à utiliser la technologie moderne pour augmenter ses production agricoles. Mais ses efforts restent vains. On peut constater des différents obstacles. Premièrement, il s'agit des problèmes du morcellement des terres. Bien que M. Hourdequin possède 200 hectares, toutes ses terres ne sont pas unies; elles sont séparées par les parcelles des autres. L'utilisation de la machine reste alors limitée. Les charrois sont une suite de continuels détours de telle sorte qu'on met beaucoup de temps pour circuler. Ainsi les frais de production augmentent inévitablement. Deuxièmement, l'emploi des engrais chimiques s'avère inefficace d'autant plus qu'on utilise des engrais en fraude. Le troisième obstacle est lié à la crise agricole qui a frappé les grands propriétaires ainsi bien que les petits propriétaires. Faute de main-d'œuvre, les frais de la production du blé



augmentent sensiblement, alors que les ventes du blé baissent. Les importations du blé américain, grâce au traité de libre échange de 1861, rendent les prix du blé encore plus bas. En témoigne la plainte de M. Hourdequin, qui se résigne à compter le prix du blé à la petite mesure, celle de l'hectolitre.

Le blé, qui est à dix-huit francs l'hectolitre, en coûte seize à produire. S'il baisse encore, c'est la ruine... Et, chaque année, dit-on, l'Amérique augmente ses exportations du céréales. On nous menace d'une vraie inondation du marché. Que deviendrons-nous, alors ?<sup>40</sup>

Ainsi les tentatives de culture nouvelle aboutissent à un échec et, provoquent la ruine des grands propriétaires. M. Hourdequin explique à Jean:

Sa fortune y avait passé, bientôt la Borderie ne lui donnerait même plus de quoi manger. Rien n'y avait fait, ni l'énergie, ni les cultures nouvelles, les engrais, les machines. Il expliquait son désastre par son manque de capitaux.<sup>41</sup>

M. Hourdequin parle aussi de ses confrères, qui subissent le même malheur. Les Coquart sont obligés de vendre leur ferme de Saint-Just. Les Robiquet sont

---

<sup>40</sup> Emile Zola, La Terre, Les Rougon-Macquart, 5: 281.

<sup>41</sup> Ibid., p.419

expulsés de la Chamade dont ils ne peuvent pas payer les fermages.

L'étude des lieux de travail dans ces trois romans nous révèle des problèmes caractéristiques de chaque milieu social. Dans L'Assommoir et surtout dans Germinal, Zola démontre dans quelle mesure le système capitaliste de la société industrielle dégrade la valeur humaine. Zola met en cause l'injustice sociale qui oppose deux groupes antagonistes: la bourgeoisie en tant que classe exploitante et le prolétariat en tant que classe exploitée. Dans La Terre, Zola présente une forme particulière de la crise sociale du monde des paysans qui apparaît à la même époque que celle des ouvriers.

#### Lieux de loisir.

Les lieux de loisir de chaque groupe social sont déterminés par ses moyens financiers et par ses coutumes.

##### 1. Les ouvriers parisiens.

Les ouvriers parisiens passent leur temps libre hors de leur maison. Le bistrot se révèle être leur seul lieu d'agrément. Ils s'abandonnent à l'ivresse afin d'oublier provisoirement leur misère.

Dans L'Assommoir, le bistrot du Père Colombe reçoit beaucoup d'ouvriers qui viennent boire trois fois par jour. Certains d'entre eux boivent même pendant leur travail sous prétexte de se fortifier. C'est le cas de Bec-

Salé, dit Boit-sans-Soif : "Il était allé boire une goutte, parce qu'il ne sentait plus assez graissé pour attendre six heures."<sup>42</sup> Le romancier décrit l'atmosphère tumultueuse du bistrot.

Il faisait très chaud, la fumée des pipes montait dans la clarté aveuglante du gaz, où elle roulait comme une poussière, noyant les consommateurs d'une buée, lentement épaissie; et, de ce nuage, un vacarme sortait, assourdissant et confus, des voix cassées, des chocs de verre, des jurons et des coups de poing semblables à des détonations.<sup>43</sup>

On note d'abord les traits insalubres: une chaleur suffocante, un nuage de fumée de pipes et des bruits assourdissants. On constate également les méfaits de l'alcool: certains d'entre eux se querellent et se battent. Dans L'Assommoir, les bistrots se présentent donc comme un lieu de vices. Le romancier esquisse les portraits des ivrognes afin de mettre en lumière le problème de l'alcoolisme. Aux portraits minutieux des protagonistes tels que Coupeau et Gervaise, s'ajoutent des croquis de personnages secondaires: Bec-Salé, dit Boit-sans-Soif, Bibi-la-Grillade, Mes Bottes. Zola insiste sur leur aspect dégoûtant:

---

<sup>42</sup> Emile Zola, L'Assommoir, Les Rougon-Macquart, 2:452.

<sup>43</sup> Ibid., p.537.

Ils étaient très sales tous les quatre, avec leurs ordures de barbes laides et pisseuses comme des biais à pot de chambre, étalant des guenilles de blouses, allongeant des pattes noires aux ongles en deuil.<sup>44</sup>

Ces ouvriers atteints d'alcoolisme, travaillent mal. Dans la scène où Goujet et Bec-Salé rivalisent devant Gervaise, Bec-Salé, un ivrogne fatigué, ne parvient pas à façonner le boulon tandis que Goujet le fait admirablement grâce à sa santé solide.

L'alcoolisme entraîne une maladie mortelle. L'agonie de Coupeau est un exemple révélateur. Gervaise l'observe avec horreur:

Etait-ce Dieu possible qu'il eût une figure pareille, avec du sang dans les yeux et des croûtes plein les lèvres ? Elle ne l'aurait bien sûr pas reconnu. D'abord, il faisait trop de grimaces, sans dire pourquoi, la margoulette tout d'un coup à l'envers, le nez froncé, les joues tirées, un vrai museau d'animal. Il avait la peau si chaude, que l'air fumait autour de lui; et son cuir était comme verni, ruisselant d'une sueur lourde qui dégoulinait. Dans sa danse de chicard enragé, on comprenait tout de même qu'il n'était pas à son aise, la tête lourde, avec des douleurs dans les membres.<sup>45</sup>

---

<sup>44</sup> Ibid., p.537.

<sup>45</sup> Ibid., p.578.

## 2. Les mineurs.

De même que les ouvriers parisiens, les mineurs fréquentent les bistrots le soir et le dimanche. Les cabarets se multiplient dans la région minière: "sur mille maison, il y avait plus de cinq cents cabarets."<sup>4e</sup>

Il est remarquable que dans Germinal, le problème de l'alcoolisme s'avère moins important que dans L'Assommoir car les mineurs ont aussi d'autres types de loisirs. Nous avons noté que l'habitation des mineurs a plus d'espace que celle des ouvriers parisiens. Ils peuvent donc faire un jardin potager. De cette façon, ils peuvent à la fois se distraire et économiser sur la dépense alimentaire grâce aux légumes, provenus de leur jardin. Par ailleurs, ils peuvent faire des parties de quilles ou faire des promenades avant le dîner tandis que leurs femmes vont se regrouper chez les voisines pour faire des commérages. Quant aux jeunes mineurs, ils recherchent les plaisirs dans les jeux de l'amour libre. Ils s'y abandonnent dans une vieille fosse en ruine à Réquillart. Etienne les observe :

Cent pas plus loin, il tomba encore sur des couples. Il arrivait à Réquillart, et là, autour de la vieille fosse en ruine, toutes les filles de Montsou rôdaient avec leurs amoureux (. . .) les galants les culbutaient sur les poutres, derrière les bois, dans

---

<sup>4e</sup> Emile Zola, Germinal, Les Rougon-Macquart, 4:457.

les berlines. On se logeait quand même, coudes à coudes, sans s'occuper des voisins.<sup>47</sup>

### 3. Les bourgeois.

Nous avons antérieurement noté que les bourgeois possèdent une grande maison dotée de vastes alentours, et mènent une vie oisive et luxueuse. C'est pourquoi leurs loisirs s'organisent en général chez eux.

Dans Germinal, les bourgeois accordent une importance primordiale à leur bien-être. La salle à manger se présente donc comme un lieu privilégié de la famille. Pendant toute la journée les Grégoire, ne font que manger et se reposer paisiblement dans cete salle bien chauffée. On peut noter que ces bourgeois protègent jalousement leur vie privée. Ils font rarement des visites et ne reçoivent personne. S'ils veulent donner des réceptions, c'est parce qu'ils veulent montrer leur richesse. C'est le cas des Hennebeau. Ils invitent souvent des amis à dîner chez eux. C'est pourquoi leur salle à manger est somptueusement décorée:

Chaque convive se mettait à l'aise, dans cette salle tendue de tapisseries flamandes, meublée de vieux bahuts de chêne. Des pièces d'argenterie luisaient derrière les vitraux des crédences; et il y avait une grande suspension en cuivre rouge, dont les rondeurs

---

<sup>47</sup> Ibid., pp.471-472.

polies reflétaient une palmier et un aspidistra, verdissant dans des pots de majolique.<sup>48</sup>

Les Hennebeau prennent toujours un repas copieux et raffiné. Les jours de réception, ils envoient la cuisinière chercher jusqu'à Marchiennes des aliments rares comme des huîtres. Après le repas, ils aiment faire des promenades en voiture. On peut citer comme exemple un après-midi bien rempli de Mme Hennebeau et ses invités.

La journée à Marchiennes s'était passée gaiement, un déjeuner aimable chez le directeur des Forges, puis une intéressante visite aux ateliers et à une verrerie du voisinage, pour occuper l'après-midi...<sup>49</sup>

Dans La Terre, les Charles, malgré leur origine paysanne, se conduisent comme de vieux bourgeois en retraite. Leur maison, nommée "la Roseblanche", est entourée d'un jardin de trois hectares près de la rivière. Comme loisirs, M. Charles fait de la pêche, cultive des plantes et élève des oiseaux:

Il y contentait béatement tous ses goûts, des truites et des anguilles superbes pêchées dans la rivière, des collections de rosiers et d'oeillets cultivés avec amour, des oiseaux enfin, une grande volière pleine

---

<sup>48</sup> Emile Zola, Germinal, Les Rougon-Macquart, 4:508.

<sup>49</sup> Ibid., p.568.

des espèces chanteuses de nos bois, que personne autre que lui ne soignait.<sup>50</sup>

Ces loisirs témoignent de leur richesse, leur goût fin et leur oisiveté car la pêche est une activité qui demande beaucoup de temps tandis que les soins des plantes et des oiseaux mentionnés sont très coûteux.

#### 4. Les paysans.

Travaillant toute la journée dans les champs, les paysans passent leur soirée au sein de la famille, ils ne se promènent à loisir que le samedi. Ils vont au marché de Cloyes, une petite ville près de Rognes, où ils font les courses nécessaires, et discutent avec les amis rencontrés. La plupart d'entre eux vont s'égayer dans les bistrots.

Les cabarets bourdonnaient d'un continuel flot de buveurs, entrant, sortant, rentrant dans les débats interminables des marchandages.<sup>51</sup>

Il est remarquable que dans La Terre, les paysans ne s'abandonnent pas à l'ivresse. L'alcool n'exerce pas autant d'influence sur eux que sur les ouvriers.

---

<sup>50</sup> Emile Zola, La Terre, Les Rougon-Macquart, 5: 241.

<sup>51</sup> Ibid., p.292.



Désireux de peindre la société française à la fin du second Empire, Zola met au jour les problèmes des pauvres tels qu'il les avait indiqués dans les notes préparatoires des trois romans étudiés. Dans L'Assommoir, il s'agit d'"un tableau exact de la vie du peuple avec ses ordures, sa vie lâchée, son langage grossier", Germinal est consacré à "la lutte du travail et du capital (. . .), la question la plus importante du vingtième siècle". La Terre analyse la mentalité paysanne: "l'amour du paysan pour la terre" ainsi que leurs problèmes face au phénomène de l'industrialisation.

L'espace fictif est réparti aux trois groupes sociaux: ouvrier, bourgeois et paysans. Le romancier met en contraste leurs modes d'existence en décrivant leur habitation, leurs lieux de travail et leurs lieux de loisir. En outre Zola insiste sur les rapports socio-économique que les différents groupes sociaux entretiennent entre eux. C'est à travers les faits sociaux que Zola exprime sa vision du monde. Il conçoit que la société se compose de deux classes antagonistes: celle des pauvres exploités et celle des riches exploitants. Les riches mènent une vie luxueuse en exploitant les pauvres tandis que ceux-ci travaillent très dur dans une condition misérable: ils ne pourront jamais améliorer leur vie.

Il nous paraît clair que la répartition des espaces dans ces trois romans correspond à la théorie déterministe de Zola. Nous tacherons de découvrir, dans le chapitre suivant, dans quelle mesure l'espace contribue à faire ressortir cette théorie sur le plan narratif.